

## LE BAR THE ALDERMAN

JE SUIS PERCHÉE sur un tabouret de bar à Melbourne, avec un livre et une bière. Ma présence est immergée dans un bain de voix, tel le fruit d'un arbre étranger. Plongée dans l'histoire, d'une gorgée à l'autre, d'une page sur l'autre, j'attrape un commentaire au vol : « Pas d'inquiétude, c'est tout bon. » Cela me ramène à la surface, et j'installe mes pieds plus solidement sur le barreau de mon tabouret.

Le brouhaha renvoie comme les échos d'une marina. Le *cloc cloc* des coques s'entrechoquant, une petite écla-boussure, un petit gargouillis, affleurent aux abords de ma lecture. Le bar lui-même forme un réseau d'étoiles et de lumières en une nuit qui n'est plus seulement tissée d'obscurité. C'est à ce moment-là que je rencontre Bernice. Elle se hisse sur le tabouret voisin, et se laisse choir avec un soupir. Sa présence est immédiate. Même si elle commence par ne rien dire, son inquiétude l'entoure, épaisse comme du velours. Les sourcils froncés au-dessus de ses joues de bébé, elle commande un verre. Sous une frange noire, la propriétaire du bar

observe ses clients de son regard vert et sensuel. Ces deux femmes se connaissent, ma voisine est visiblement une habituée, mais elles sont si différentes, c'en est drôle. L'une est secrète et ténébreuse. L'autre, avec sa posture enfantine et ses coudes à fossettes échoués de chaque côté de son verre, est une Bridget Jones rousse. Elle sombre dans un silence qui infiltre ma lecture. J'entends ses respirations et ses longues gorgées qui ressemblent à des sanglots.

« Qu'est-ce que tu lis ? » demande-t-elle soudain.

Je lui montre la couverture des *Vestiges du Jour* d'Ishiguro et elle gigote sur son siège.

« Oooh, j'ai adoré. »

L'amour partagé d'un livre vous fait toujours vous sentir comme « Docteur Livingstone, je présume ? »

« Je suis Bernice », me dit-elle et, sans faire de commentaire sur mon accent, elle vide son verre cul sec. « Je vais faire une FIV. Trente-neuf ans. Il est moins une. »

Elle pose les mots sur le bar comme des poids qu'elle ne peut plus porter partout avec elle. J'ai du mal avec les acronymes, et je hoche la tête d'un air encourageant. Sans donner l'impression de s'adresser à une ilote, elle traduit :

« Je vais essayer d'avoir un enfant par fécondation in vitro. »

Un autre soupir soulève ses épaules.

« J'ai vu un donneur se présenter à l'hôpital aujourd'hui. Il avait une tête épouvantable. J'étais sûre que c'était un donneur car j'ai reconnu l'étiquette sur le sac qu'il tenait à la main. »

Elle n'a pas vraiment envie de se lancer, explique-t-elle, mais elle n'a plus le choix. Les femmes de son âge ont moins de cinq pour cent de chances de tomber enceintes naturellement. Elle jette un regard de défi autour d'elle.

« Je pourrais tenter ma chance à cinq pour cent avec l'aventure d'un soir. Mais ce n'est pas le bon jour du mois », gémit-elle.

Bernice s'explique – rien n'est laissé dans l'ombre. Vouloir un enfant est un si vieux désir. L'écouter, c'est entendre une femme sur les remparts d'une ville antique, menaçant une puissance supérieure, sommant les dieux d'exaucer son vœu.

J'imagine plutôt un enfant venir de son propre gré, sur les talons d'un vent du désert, choisissant une personne particulière pour le mettre au monde. Un enfant *arrive*. Ce n'est sûrement pas une chose que l'on peut *obtenir*. Bernice parle de landaus à présent.

« Les meilleurs sont anglais, déclare-t-elle, Silver Cross. On peut les trouver beaucoup moins chers sur Internet. Le Bugaboo, c'est pour les yuppies et les andouilles. Le Stokke se transforme en chaise d'enfant. Imagine : deux meubles encombrants en un seul. »

Elle reprend son souffle.

« Mais mon favori reste le Silver Cross. »

Le vieux landau traditionnel est, pour elle, la voie royale. Elle le décrit en détail – une carrosserie bleu marine avec de grandes roues blanches. Elle pourrait aussi bien décrire le carrosse de la reine ; il ne manque que la garde à cheval au trot.

« Bien sûr, je ne choisirai pas celui-là, ajoute Bernice à regret, on ne peut pas le faire rentrer dans une voiture. »

Je préférerais porter un enfant contre moi dans une écharpe et le bercer avec mes pas, mes battements de cœur, même mes rêveries, plutôt qu'avec un landau Silver Cross. Mais j'écarte de telles pensées. J'apprends que c'est très pratique d'avoir une capsule Maxi-Cosi, qui s'adapte au châssis du Silver Cross.

« Plus besoin de siège bébé ! À nouveau deux en un ! »

Elle est absurde, mais convaincante. Bernice m'explique qu'elle a été élevée par sa grand-mère. Elle est l'enfant d'une autre époque. Ses valeurs tendent vers celles des générations précédentes comme un tournesol vers un soleil plus ancien.

« Ah, soupire-t-elle, les Anglais savent fabriquer les landaus. Ils font même un bassinet qui se transforme en berceau, puis devient un lit junior. Que peut-on espérer de mieux ? »

En effet... Cependant je me demande pourquoi cette information lui tient plus à cœur que rêver du minuscule étranger qui pourrait être en orbite autour d'elle. J'apprends aussi que Bernice achète depuis des années des vêtements pour les bébés de ses amies. Elle donne régulièrement des goûters et lâche tout pour faire du baby-sitting. Mais elle craint d'avoir des triplés avec la FIV – donner naissance à des jumeaux est assez courant dans sa famille.

« Ce serait difficile de se débrouiller seule avec trois bébés », spéculait-elle.

Spermatozoïde désincarné, le père inconnu flotte également dans les parages. Bernice devra feuilleter un catalogue de visages pour choisir celui du géniteur de son bébé. Comment l'enfant va-t-il parvenir à guider les pensées errantes de sa future mère vers le bon ?

Le monde de la drague est à la fois son enfer et son idée fixe.

« J'ai *essayé* », dit-elle avec un soupir appuyé.

Soudain, je prends conscience de tous les hommes assis autour de nous dans le bar, en groupe, solitaires ou avec une femme. Des grands, des blonds, des bruns, des bronzés, des pâlots, des hommes aux mains poilues ou à la nuque épaisse, des hommes au visage bienveillant ou calculateur, des hommes au menton décidé ou sans menton, des hommes au sourire cousu à leurs muscles faciaux – des hommes dont on a besoin pour faire un bébé. Elle en voit tous les jours à son travail.

« Je ne comprends pas les hommes, gémit-elle. La Génération X, quel cauchemar. Ils ne sont pas capables de se commettre. »

Le verbe « se commettre » me paraît obscur. Je le saisis à un certain niveau, mais le dé clic ne se fait pas tout à fait dans ma tête. Ce n'est pas un vrai mot pour moi, mais plutôt une moitié ou un quart de mot. Je le cherche même dans le dictionnaire de mon téléphone portable. À l'origine, cela veut dire « prendre en charge, confier, unir, connecter, joindre, rassembler ». Je prends un moment pour démêler tous ces termes, comme si on les avait retournés dans un saladier. Google admet que l'évolution

du verbe « commettre » en une gamme plus moderne de définitions n'est pas entièrement claire. Bien sûr, on *commet* un crime. Mais *commet-on* l'amour ? Étrangement, la dernière et plus récente définition – « s'engager » – est influencée par l'existentialisme et l'engagement moral de Sartre. Quand on pense au parcours de Sartre avec les femmes, c'est assez ironique, mais Bernice accepterait cette définition. Les hommes qu'elle rencontre ne sont pas capables de s'engager, ni émotionnellement, ni moralement, dans son projet.

Il est encore tôt quand je décide de quitter l'Alderman. Bernice cogne son verre vide sur le bar et sort avec moi, son minuscule sac jeté derrière l'épaule comme un paquetage de marin. Je la raccompagne chez elle à pied parce qu'elle a bu trop de Pimm's N°1. Sur le pas de sa porte, ses longs doigts se posent sur mon bras pour me retenir par la manche. Elle s'inquiète de me voir rentrer seule.

« Laisse-moi t'appeler un taxi. »

Les rues ne sont pas désertes. Je secoue la tête et m'éloigne à reculons en lui faisant des signes.

« Appelle-moi quand tu seras arrivée chez toi », insiste-t-elle, en vacillant vers moi pour me tendre sa carte. « On ne sera jamais trop prudentes après ce qui est arrivé à cette pauvre fille. »

Il y avait aujourd'hui une marche pour la paix en mémoire d'une jeune femme appelée Jill Meagher. Elle a été violée et étranglée à Brunswick, et cela a déchiré le quartier. La qualité de la lumière elle-même semble en

avoir subi le dommage, elle laisse à présent filtrer quelque chose qui n'était pas là auparavant. Il ne s'agit pas seulement de peur ou de danger, mais plutôt d'une présence subtile occupant une place invisible dans l'air autour de nous. Même une étrangère comme moi le ressent. Appeler cela « mal » serait par trop rudimentaire, comme si le mot était trop court, trop simpliste pour exprimer une constellation de sens.

Je pense à l'homme en prison. Il a déjà tenté de se tuer. Et, bien qu'ils soient à présent séparés, il a une femme et des enfants – une famille qui lui tenait probablement à cœur. À présent, il a *commis* un crime qui a non seulement tranché net la vie du mari et de la famille de cette femme, mais aussi la sienne. Je me demande quelle peine lui a été infligée dans son passé, quelle souffrance est revenue comme un boomerang dévaler sur lui.

Le dernier regard que nous ayons de Jill Meagher vivante est sur l'enregistrement de vidéosurveillance d'une boutique de robes de mariées. Quelque chose dans le mariage pue la mort. La rigidité cadavérique de la marche nuptiale, la robe blanche sacrificielle, la foule silencieuse dans l'église ingérant le rite, les larmes de la mère. Au moment où le couple s'offre aux mœurs régnautes de la société, elle ressent la transformation de sa progéniture. Elle sait que c'est la mort de ce que sa fille ou son fils était autrefois. Une boutique de mariage : quelle triste ironie. Aristée, l'apiculteur, tente de violer la femme d'Orphée le jour de leurs noces. Alors qu'Eurydice court pour lui échapper, une vipère lui pique

la cheville. Orphée va aux enfers, mais il ne peut pas plus la récupérer que tous les enquêteurs et tous les policiers du monde ne peuvent ramener Jill Meagher. Ses photos éclaboussant la une des journaux, la marche en son honneur, ne sont que le regard en arrière d'Orphée sur l'Hadès alors qu'Eurydice virevolte loin de lui.

Dans le journal *The Age*, je vois la nuque de son tueur et la main du policier guidant sa tête à l'intérieur d'une voiture. C'est une nuque étonnamment jeune, couverte de taches de rousseur, dont l'humanité même effraie. La déchirure dans la lumière de Brunswick est là, dans cette nuque. Ils semblent toujours pousser les suspects dans les voitures de cette façon. La main de la loi est sur lui à présent – il n'est plus directement responsable de ses actes, pas même du heurt de sa propre tête contre la tôle. Un avocat parlera à sa place. Cet homme a arpenté les rues, bu de la bière ses coudes sur un bar, regardé le football, défendu une équipe. Il a une mère – il pourrait même être un donneur de sperme.

## 2

## CHAT

JE NE VEUX PAS ME SOUVENIR des raisons pour lesquelles je suis ici. Traçant ma route, je veux seulement me souvenir *en avant* – je me souviens de la lumière du désert qui s'insinue dans Brunswick, faisant miroiter la poussière et les auvents métalliques recourbés au-dessus des magasins, créant des espaces nocturnes et mystérieux, prêts à assimiler les ombres étrangères. Bien sûr, je ne sais pas comment cette lumière atteint les quartiers proches du centre de Melbourne. Cela n'a pas de sens, le désert est à des centaines de kilomètres. C'est probablement seulement une idée à moi – mais ici, dans Lygon Street, je m'attends toujours à voir des dunes surgir derrière le dernier drugstore 7-Eleven. Arbres, ruelles, magasins, cafés et supermarchés, tremblent entre deux réalités. Des mirages sur le point de se faufiler dans un autre monde. Et pourtant, ils restent là.

Un vent aussi inconstant que le khamsin se lève et se met à bruisser sous les auvents. Un cocktail de saisons peut tourbillonner à l'intérieur d'une seule journée. Une femme me dépasse en criant derrière son épaule :

« C'est encore ce dingue de temps melbournien. »